

## LA TYRANNIE DES ŒILLETS !

Comme d'habitude, ce jour-là, au lever du soleil, et comme tous les matins printaniers depuis que le monde est monde, toute une population d'oiseaux gigotent bruyamment. Ils s'échappent des toits par intermittence tels les tirs d'un feu d'artifice de plumes et de duvets sous les vivats.

Marie n'a jamais appris la musique. Comme tous les matins, quand le temps le permet, elle est aux premières loges dans son « jardin théâtre ». Pour elle, la nature met en scène ses acteurs quotidiens, innove l'action, renouvelle l'intérêt, organise le suspens, orchestre l'anachronisme, sélectionne les bruitages, « exécute » la symphonie en permettant la cacophonie.

Parfois, un chat suspend le vol d'un oiseau !

Marie n'a pas été longtemps à l'école. La vie, la naissance, la maladie, les guerres, les départs, les absences, les décès lui ont tout appris. Elle sait les animaux, les enfants, les hommes et les femmes pour les avoir vu naître, grandir, se reproduire, souffrir et mourir. C'est le cycle de la vie auquel elle a participé : élever ses frères et sœurs, apprendre de sa mère les soins à apporter aux animaux, aux malades et aux blessés, faire la toilette des morts, vibrer d'amour, concevoir et donner naissance à sa fille, puis l'accompagner dans l'âge adulte, impuissante face à la leucémie, éduquer Gérard, son petit-fils,...

Ce matin-là, Marie, pliée en deux comme un pantin, cueille quelques fraises. Elle apprécie de les déguster au déjeuner

Marie n'a jamais appris le yoga. Les poses qu'elle maintient des heures durant au jardin laissent deviner qu'elle vit et respire au rythme lent de la terre. Ainsi campée sur ses pieds, plantée comme un épouvantail, elle ne voit pas le temps passer. Et le temps passe et marque les ans sur ses traits. Marie, petite et sèche, ressemble à sa maison centenaire, et craquelle au soleil depuis presque aussi longtemps.

La mort qui, obséquieuse, la frôle parfois de son linceul de tulle noir, lui fait la révérence, semble l'inviter au voyage, puis s'éloigne. Alors, feignant d'ignorer l'indifférente, Marie inspire un peu plus fort avant de se remettre à l'ouvrage, le haut du corps, au même niveau que le bas, au plus près de la terre.

Hors de l'action, il y a les mots et ce n'est pas sa vie.

Marie n'aime pas les mots. Elle parle peu et, si elle agit toujours, c'est naturellement, avec une sorte de lenteur qui procède plus de l'orgueil que de la retenue du geste. C'est peut-être la meilleure façon d'en imposer, celle qui se passe de mots, celle qui s'exprime en gestes et postures.

Qui peut savoir, qui peut dire ce que pense Marie ? Elle n'en parle pas. Elle sait parfois se montrer égoïste et cruelle. Peut-être est-elle tout de même habitée d'une forme de spiritualité brute, primaire...

Mais que se passe-t-il ? Je la vois qui se redresse d'un coup, et d'un seul.

Tiens ! On dirait qu'elle a de la visite. Qui sont ces matinaux qui brutalisent la cloche ?

Voilà « nos visiteurs du dimanche » qui prennent congé de Marie ! Avec force sourires, embrassades, compliments et promesses de se revoir très bientôt ! Je les observe de la fenêtre de ma chambre.

Comment ces citadins bruxellois ont-ils réussi à la séduire ? Que lui ont-ils promis ?

Ma sœur aînée manifeste si peu d'intérêt pour tout ce qui m'anime. Elle prend systématiquement le contre-pied de tout ce que je propose. Sans doute, en choisissant nos prénoms si semblables par les lettres qui les composent et si dissemblables par leur ordonnancement, nos parents nous ont-ils prédestinées à nous repousser comme des contraires.

Allez ! Je nous présente sur l'air de « Je suis Laurel, tu es Hardy, ... »

Je suis Irma, tu es Marie ;

Je suis la grosse et tu es la petite ;

C'est moi Irma, c'est toi Marie ;

C'est moi la grasse et c'est toi la rêche ;  
C'est moi qui boîte et c'est toi qui « trace » ...

Je ne peux pas mieux dire. Cela m'évoque ce maudit après-midi où elle m'a poursuivie dans le jardin. J'allais cahin-caha privée de ma canne qu'elle tenait haut, prête à me l'asséner sur le crâne. C'était à la fin de l'été passé. Nous cohabitons depuis trois mois. A la demande de mon petit-neveu Gérard, j'étais censée la seconder. Avais-je eu l'audace de projeter des travaux d'assainissement ? Ou bien lui avais-je rapporté que les jeunes du village avaient inventé une nouvelle devinette : A quel animal pensez-vous quand vous voyez Marie et sa maison ? Certains répondent : A la tortue car sa maison est aussi vieille qu'elle ! D'autre disent : A la poule ... ou à l'œuf car on ne sait lequel existait avant l'autre !

J'avais oublié que Marie a l'humour frileux quand elle est concernée.

Marie n'est pas tendre. Elle ne me l'avait pas pardonné. En fait, elle est née le neuf mars ; elle est donc du signe du poisson. Elle a perdu son sang froid. Il n'a fait qu'un tour.

Marie n'est pas sourde. Souvent elle me fait répéter ce que je dis à haute et intelligible voix. Elle prétend que je mâche mes mots quand je ne les avale pas carrément. Elle affirme que je parle exprès à voix basse comme si je veillais un mort. Elle m'accuse de lui donner la réputation d'être sourde alors qu'il n'en est rien, mais de le laisser croire aux jeunes voisins. Quand ils viennent, elle les boude parce qu'ils prennent plaisir à converser avec moi.

Quant aux vieux habitués, seuls ou en couples, elle n'a pas besoin de les entendre. Ils répètent leur sempiternel refrain depuis cinquante ans. Leur visite du samedi lui sert de repère.

- Ma pauvre Marie ! Vous n'y pensez pas. Vendre en viager ! A votre âge ! Sauf votre respect, vous êtes tombée sur la tête.

- Mettez-vous ça dans la vôtre, Irma ! Cette maison, elle est à moi. J'en fais ce que bon me semble.

- Mais enfin, Marie ! ça vous a pris comme une crampe d'estomac.

- Non, Irma. Comme une crise d'appendicite ! Et peut-on savoir en quoi ça vous regarde ?

- Marie ! Avez-vous pensé à Gérard ? Votre petit-fils a son mot à dire, tout de même !

- Peut-être, Irma ! Mais avec le métier d'ingénieur qu'il s'est fait, et que je lui ai payé, il n'attend pas après ma maison. Et sa femme qui est infirmière en chef gagne assez. Avec ça qu'elle n'a pas idée de mettre en chantier l'arrivée d'un héritier ... Pour qui, pour quoi me priverais-je d'un revenu et de la bonne compagnie de notre écrivain « brusselair » ?

- ça ne me regarde peut-être pas, Marie, mais votre « Brusselair », comme vous dites, il vous a tapé dans l'œil ou quoi ?

- Tout de suite, Irma ! Il suffit qu'on s'intéresse à moi pour que vous ayez la critique à la bouche.

ça vous donne la nausée, ma foi !

- Mais pourquoi à eux et pourquoi si vite ? Songez que ce « Brusselair » pourrait bien avoir à se vanter de faire une belle affaire. A votre âge, il se dit que vous n'en avez plus pour longtemps et qu'il peut se permettre de vous offrir un loyer qui vous paraît une aubaine. Mais l'aubaine, c'est vous et votre besoin de flatteries !

- Vous n'êtes qu'une jalouse, Irma. Ça vous chagrine que mon « Brusselair » et sa femme aient des égards pour moi.

- Soit ! Je suis jalouse ! Et égoïste ! Et intéressée ! Vous oubliez que Gérard m'a demandé, puisque j'étais veuve et sans enfants, de venir vivre chez vous. Pour vous, j'ai vendu mon appartement à Bruxelles. J'ai quitté mes amis, mes aises et mes habitudes pour venir jouer « les sœurs secours ». J'imaginai finir mes jours ici. Mais si, par malheur, je dois vous survivre, mon avenir est tout tracé : le home « Les jours pénibles » ! Oh, pardon ! Je voulais dire « Les jours paisibles ». Tellement paisibles qu'un beau jour on y meurt ... d'ennui ! C'est excitant comme tous les mots en « oir » : boudoir, bougeoir, comptoir, couloir, reposoir, repoussoir, assommoir, ouvrir, urinoir, mouvoir, ...

- Je n'y suis pour rien. Tout a été décidé dans mon dos. Ils m'ont imposé votre présence pour faire taire leur mauvaise conscience. J'ai toujours été indépendante et je veux le rester. Je veux n'avoir de « merci » à dire à personne.

- C'est bon, Marie ! Vous ne m'aimez pas. Je ne vous aime pas.

- « V'là l'nœud, dit l'souilleux ! » \* Ce n'est pas vous qui m'offririez des œillets. Avez-vous senti combien le bouquet que les bruxellois m'ont offert parfume la maison, l'emplit d'une vie nouvelle ? C'est comme une bouffée de bonheur. Je me sens l'âme d'une jeune fille.

- Vous pouvez vous étouffer avec ! Voilà ce que j'en fais de vos œillets ! Poubelle !

Irma est sortie en claquant la porte. 'Bon débarras !' crie Marie.

A la limite de la suffocation, elle récupère le bouquet. Elle inspire ... Elle retient au plus profond, au plus longtemps le parfum puissant. Son cœur bat par saccades. Un peu étourdie, elle s'assied dans son fauteuil.

Un jeune homme émacié lui sourit ; il met la main à la boutonnière et lui tend un œillet blanc. Elle le porte à ses lèvres, le hume. Marie chavire ...

Un homme, jeune encore, la mène à l'autel parmi un dédale de bouquets d'œillets multicolores. Après avoir "exhalé" le oui solennel, Marie s'affale ...

Un homme, un jeune père, lui offre des œillets rouges. Marie perd connaissance ...

Un homme, juste d'âge mûr, est porté en terre. Une petite fille présente une corbeille. Une pluie d'œillets frappe le cercueil. Marie culbute ...

Un petit garçon dépose un bouquet d'œillets sur la tombe de sa mère.

Marie, sa grand-mère, s'évanouit ...

Peu à peu, Marie reprend pied dans la réalité. Les yeux lui brûlent. Des picotements tiraillent ses rides ; des larmes les creusent encore. Elle sourit. Voilà bien cinquante ans qu'elle n'a pas pleuré ! C'est si bon de laisser son cœur déborder, de vider le trop plein, de détendre le nœud qui le tient serré.

Marie a emporté le vase au risque de renverser l'eau dans l'escalier et de s'étaler au beau milieu d'une haie d'honneur d'œillets, malmenés et malfaisants. La lumière squatte impunément sa chambre. En tirant les tentures, Marie, l'estomac vide et le cœur lourd, invite la pénombre à un coucher sans faste. Irma n'est pas rentrée encore. Elle la boudera sûrement, quelques heures au moins. Elle n'est pas si taciturne. Des deux, si l'on en croit le script qui régit leurs attitudes coutumières, Marie parie que c'est Irma qui sera victime d'une nuit blanche tandis qu'elle-même dormira du sommeil du juste.

Elle s'allonge. Elle compte mentalement les moutons sans nécessité, pour le plaisir d'imaginer ces ballots de laine sautant par-dessus la clôture de barbelés. Elle se surprend à interrompre son « visionnement » au chiffre 179. Jamais le film n'a duré si longtemps. A raison d'un mouton toutes les dix secondes, voilà presque trente minutes que le sommeil la dédaigne. Serait-elle inquiète, par hasard ? Elle ne se reconnaît pas. Elle n'est pourtant pas devenue sourde, mais elle n'a toujours pas entendu « la chevauchée fantastique » engagée chaque soir par « la boîteuse infernale ». Serait-elle affamée à ce point ? C'est bien connu : « Ventre creux n'a pas d'oreille ». N'allez pas croire que Marie se fasse du souci mais elle veut en avoir le cœur net. Et puis non, elle ne voudrait pas que sa sœur croie qu'elle s'intéresse à son sort. Et puis zut, voilà qu'elle doit satisfaire un besoin urgent ! Mais cette nuit n'en finit pas ... ! « Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage ... » Si ça continue, à l'aube, le seau hygiénique débordera .

Si seulement j'avais écouté Irma, à l'heure qu'il est, j'aurais à ma disposition des toilettes confortables. Il faudra « sans long courir » que je me procure une chaise percée.

Il aura suffi d'une maladresse, d'un geste malencontreux, d'une perte d'équilibre inopinée...  
Ce qui devait arriver arriva ... Le pot de chambre s'est répandu ainsi que l'odeur fétide mélangée aux relents parfumés des œillets. Cette alchimie est tout simplement répugnante. La main sur la bouche pour refouler ses hauts le cœur, les pieds mouillés, Marie se remet les idées bien en place. Le charme des œillets est rompu : si son histoire intéresse vraiment l'écrivain bruxellois, il reviendra, qu'elle vende ou pas.

« Au secours, Irma ! » Il n'est plus question d'être fière mais d'obtenir de l'aide au plus vite pour mettre fin à ce supplice, pour être au propre, pour être au sec.

Pour l'heure, Irma, sortie de l'incognito en même temps que du sommeil, accourt, boitillante, au secours de sa sœur. Elle attendra demain pour lui asséner ses soupçons : soit Marie l'a fait exprès, soit c'est un acte manqué mais dans les deux cas cela révèle bien sa mauvaise conscience. De son côté, nettoyée comme un sou neuf, Marie s'est étendue dans la chambre de sa sœur pendant qu'Irma, fenêtre grande ouverte pour aérer, efface tant bien que mal les traces du méfait. Marie savoure sa victoire personnelle : ce n'est que demain matin qu'elle annoncera son désistement quant à la vente de la maison. Après tout, rien n'a été signé. Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Elle est dégoûtée à vie de l'odeur des œillets, ce qui est bien le moindre mal pour le temps qu'il lui reste à vivre.

\* « Voilà le nœud, dit le menuisier (scieur) ! » expression en patois borain signifiant que là réside le nœud du problème.

Gisèle H.